N°. 44. (Vingt-unième Année.) 10 Août 1817.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

PARIS

Ce 9 Août 1817.

Adrienne Lecouvreur, si célèbre de son vivant, au Théâtre-Français, y a fait le 2 de ce mois une triste apparition ; elle a passé comme une *ombre*.....

L'Enfant du Malheur a eu plus de *bonheur* au Cirque de MM. Franconi, et partage avec le *Cheval Gastronome* les applaudissemens du public.

Le théâtre St-Martin a l'espoir de soutenir, pendant quelque temps, *Daniel*, par l'*Amour et la Folie*, petit ballet anacréontique, auquel succédera *le Siège de Tolède*, production Lyonnaise et très-renommée, dit-on, dans le département du Rhône.

Le Café des Variétés est très-achalandé et va donner un nouveau prix au *Combat des Montagnes*. Ce petit prologue étincelant d'esprit, a eu le mérite de ramener la paix où régnoit la guerre. On y fait ainsi l'éloge du commerce :

AIR : *J'ai vu partout, etc.*

C'est lui qui répand l'abondance
Par ses efforts industrieux,
C'est lui dont l'utile influence
Unit tous les peuples entr'eux.

Aux nobles fruits de la victoire
Si les états doivent l'honneur,
Si les beaux arts en font la gloire,
Le commerce en fait le bonheur.

*.

L'EMBARRAS DU CHOIX.

AU RÉDACTEUR.

Monsieur,

Un certain **** nous a parlé dans le dernier numéro de votre Journal, d'une Demoiselle qui cherchoit un mari, mais qui vouloit que le nom du futur commençât par un V.

Mon nom commence par un A. C'est, pour la forme, précisément tout le contraire.

Le V est comme un entonnoir, l'A est comme une mître de cheminée.

La première *marque* ne pourroit servir que dans le cas où l'on voudroit la regarder à l'envers. Cela auroit mauvaise grace et seroit d'un mauvais augure : il ne faut pas commencer les affaires de ménage par le renversement de toutes les idées ; il ne pourroit s'ensuivre que désordre et confusion.

Je vois donc que je suis contraint de renoncer à cette belle personne aux yeux bleux, qui devenus rouges par excès de travail n'en avoient pour moi que plus de charme.

Cependant je ne veux point rester garçon. J'ai en vue deux jeunes demoiselles qui sont fort gentilles toutes les deux, mais qui ont des qualités bien différentes. L'une est de province et l'autre de Paris. Voyons un peu, repassons dans notre esprit les vertus et les agrémens, les défauts peut-être aussi et les petits caprices de l'une et de l'autre. Toute femme a ses caprices, cela n'empêche point un honnête homme de se marier. Le contrat et la bénédiction rendent patient et philosophe. Mais enfin, avant d'aller à la messe, il est bon de savoir qui l'on épouse. Voyons, calculons, passons en revue les deux rivales.

1°. *La Demoiselle de Province.*

Elle est taillée en force, sans toutefois être massive. Son embonpoint est raisonnable, il annonce une santé robuste, et son teint est d'une fraîcheur qui fait plaisir à voir.

Ses cheveux sont du plus beau noir. Sa peau est ferme sans être rude; au contraire, elle est fort douce. La main est bien faite, les doigts sont agiles et le pied est vraiment mignon.

La jambe est alerte, et la belle, dans les champs, franchit sans peine une gerbe de bled ou une botte de foin, le tout sans que la pudeur ait le moins du monde à rougir de ces courses et de ces jeux.

Les femmes de province ont une certaine manière d'attacher, d'arranger et de tenir leurs jupons et leurs robes, qui fait que malgré le vent, le passage des barrières, les parties de chasse, les promenades à cheval et autres amusemens de ce genre, on ne voit jamais au-dessus de leur cheville de pied.

La jeune personne est rangée et appliquée, elle fait des gilets de laine à son père avec de grandes aiguilles d'ébène ou de baleine qui ont au bout un bouton d'ivoire.

Elle a toujours à ses bas des semelles qu'elle-même a cousues, et qui, par derrière, montent prudemment jusqu'à trois doigts au-dessus du quartier de la chaussure.

Je ne lui connois point de bas à jour ; elle garde les broderies pour ses manches, et encore là sont-elles fort simples et fort modestes. On n'use point à ces bagatelles trop de temps et de coton.

Quant à la marque du linge, elle y est très-habile, et même elle ourle fort bien les draps et les serviettes de la maison. Elle fait ses chemises et n'a point de femme de chambre, ce qui est d'une grande considération, car souvent les femmes de chambre ne sont que les confidentes de toutes sortes de folies, et des complaisantes dont il faut se défier.

Elle écrit correctement et lisiblement. Tous les ans elle adresse à ses grands-parens, qui demeurent à quelques lieues de là, une lettre pour la *bonne année* et une autre pour leur fête. Quelquefois elle va, accompagnée de sa mère ou de son oncle, porter son bouquet et ses vœux elle-même. Sa correspondance diminue d'autant. Elle n'a point d'écritoire d'écaille, point de canif de nacre ; elle se sert des plumes du cabinet de son père et même aussi, je crois, de celles de la cuisine. Enfin c'est une fille sage, naïve, économe, qui n'a appris que trois mois à danser, six mois la musique, et qui n'en a pas moins une jolie voix et de la grâce quand elle se présente, mais ce n'est pas de la grâce d'opéra, c'est quelque chose de réservé, de décent, de vraiment aimable et très-propre à séduire un cœur comme le mien . . . .

Continuons notre examen.

2°. *La Demoiselle de Paris.*

Elle a de beaux cheveux blonds relevés en natte sur sa tête ; un petit cachemire est jeté négligemment sur ses épaules. Son cou est d'une blancheur éblouissante, et ses yeux tour-à-tour brillent d'un feu vif qui vous pénètre, ou sont d'une langueur qui vous enchaîne.

Elle est svelte et légère ; sa taille est souple et voluptueuse. Quand elle est à sa harpe, elle se balance en préludant avec un art qui vous transporte ; c'est Sapho ; c'est Corinne ! . . . . Quel nom ai-je prononcé ? *Corinne !* . . . Ah ! mes yeux se remplissent de larmes. . . et ces accords mélancoliques, ces sons harmonieux, cette voix ravissante ont porté le trouble en mes sens. . .

On sonne, on vient ; c'est une marchande élégante, chargée de fleurs et de collerettes. Mille essences parfument sa corbeille. Les garnitures sont jetées sur la harpe, sur les chaises, sur le parquet. On essaye une jolie capotte, on fait quelques pas devant la glace, on boude, on s'admire, on rit, on gronde, on renvoie tout cela, tout cela est affreux ; on s'étend sur le canapé, on prend un livre, on lit, ou plutôt je crois qu'on ne lit pas, on me regarde, je m'approche, on se lève furieuse, on m'ordonne de sortir, on a la migraine, on s'appuie sur moi, on souffre, on est malheureuse, excessivement malheureuse !

Justine apporte une lettre, on l'ouvre avec inquiétude, je veux la voir, on la déchire, il faut répondre, on tire de son sein un petit livret dont on déchire un feuillet, on écrit au crayon deux mots, deux chiffres, deux signes symboliques, je me fâche à mon tour de ces mystères, je veux savoir. . . . *Je veux savoir !* . . . C'est bien une phrase de mari. On se moque de ma colère, on se met à son métier, on veut être calme, on brode sur le coin d'un mouchoir une guirlande de myrthe et de roses, l'amour est à l'autre coin avec ses ailes et son carquois. Les jeux, les ris sont aux angles opposés, c'est un dessin tout à fait anacréontique et les sujets sont pris dans les vignettes du petit Almanach des Dames.

Mais déjà le mouchoir et le métier sont bien loin. On fait avancer la calèche, on s'élance sur le trône roulant ; dans cet élan rapide toutes les formes sont dessinées, l'œil attentif apperçoit au haut d'une jambe divine une jarretière historiée et à rébus.

Entraîné, attiré, étourdi, ébloui, je monte aussi dans la calèche. On va aux Montagnes-Beaujon, aux Champs-Elysées, aux Tuileries, au *Combat des Montagnes*, chez Tortoni, au boulevard de *Gand*, je me perdrois dans le tourbillon sans le bel astre qui me conduit et qui m'éclaire. . . .

Hélas ! Monsieur le rédacteur, il faut dans ce moment me pardonner mon style et mes extravagances. Je n'ai pas l'esprit libre, je n'ai pas la tête à moi. L'enchanteresse a fait taire ma raison. . . .

Il faut que je laisse à mes idées le tems de se remettre. Je doute qu'à cette heure-ci mes calculs fussent bien justes et ma décision bien saine. Je vois, là, devant mes yeux, la Provinciale et la Parisienne. . . . Je vas de l'une à l'autre, je suis comme une *âme en peine*. . . .

Voilà l'heure du sommeil, je me jette sur mon lit, la nuit, dit-on, porte conseil ; demain, à l'aurore, je vous ferai part de ma résolution.

Agréez, Monsieur, l'hommage de ma haute estime,

L'Indécis.

Post-Scriptum. J'épouse la Demoiselle de Province.

Autre P. S. Je prends la demoiselle de Paris.

P. S. Non. . . . C'est la belle aux cheveux noirs.

P. S. Non. . . . C'est la blonde. . . . je me risque. . .

Nota bene. Rien n'est arrêté. . . . Attendez encore, je vous prie. . . . Le sage dit qu'en pareille affaire, avant de conclure, il faudroit y penser *toute la vie*. . . . Mais c'est bien long et je ne suis pas si sage, vous aurez donc une solution prochaine. Quel embarras ! Que ne suis-je en Turquie ! Je les épouserais toutes les deux !

L'Indécis.

CHANT DU SOIR.

Ombre des nuits, ombre propice et chère,
Cache aux jaloux la trace de mes pas !
L'heure est sonnée : au bosquet des lilas,
Isnel m'attend, tremblante et solitaire :
Ton voile épais prête à la volupté,
Et ton silence enhardit la beauté.

Plus frais, déjà le pur souffle des brises
Va murmurant dans les bois d'alentour :
Voici venir le moment où l'amour
Tente, en riant, ses douces entreprises ;
Et, vers la tour dirigeant son essor,
Ravit sa belle à l'argus qu'il endort.

Le rossignol, sous la mobile voûte
Des arbrisseaux, ornement de ces lieux,
Commence enfin ses airs mélodieux :
Timide, il chante, et le silence écoute,
L'écho redit ses accords si touchants,
Et la bergère applaudit à ses chants.

Près d'un ruisseau, de qui l'onde azurée
Parmi les fleurs s'écoule en frémissant,
Au sein des nuits, combien est ravissant
Le doux baiser de l'amante adorée !
Moins doux cent fois est l'instant du réveil
Au malheureux qu'oppresse un lourd sommeil.

Mais, par dégrés, silencieuse et sombre,
La nuit s'avance, et le jour est voilé :
Tout dort au bois : du soir l'insecte aîlé,
En voltigeant, seul bourdonne dans l'ombre.
Dieu du bonheur, viens, dans ces lieux charmans,
Me couronner du myrte des amans !

Auguste Moufle.

La France; par lady Morgan, ci-devant miss Owenson, avec cette épigraphe :

Chaque jour de ma vie est une feuille dans mon livre.

THOMAS (1).

SECOND ARTICLE.

Au lieu de taxer les Parisiens de légèreté, d'insensibilité aux douceurs de la vie domestique, parce que, le dimanche, une grande partie de la population se répand dans les promenades, l'impartiale lady Morgan dit : « En Angleterre, un climat capricieux, des alternatives rapides de soleil et de nuages, de chaud et de froid, de sécheresse et d'humidité, font qu'on ne peut faire dépendre ses jouissances de l'état de l'atmosphère, et rendent nécessairement *le coin du feu* le point central de réunion de la société domestique. Cette habitude, née de la la nécessité, est toujours citée comme une vertu par la partialité nationale, quand on la fait contraster avec les usages moins sédentaires des autres nations. On pourroit cependant mettre en question si une chambre bien fermée, où l'air ne pénètre point, où l'on ne peut se livrer à l'exercice, est plus favorable au développement des vertus sociales que le bon air d'un jardin, ou l'ombrage d'un bosquet; si l'atmosphère sulfureuse d'un feu de charbon de terre n'épuise pas plus promptement les sentimens doux, paisibles et enjoués si nécessaires pour embellir et animer l'existence journalière, que l'air pur qu'on respire sous la voûte des cieux. La plus grande partie de la vie domestique se passe en Angleterre au coin du feu; c'est en plein air qu'on en jouit en France; mais les groupes qui forment chaque cercle dans les deux pays, ont entre eux la même affinité, sont réunis par les mêmes liens.

« . . . . . L'habitant de Paris, à qui l'on donne le sobriquet de *Badaud*, n'a pas l'idée d'un plaisir qu'il ne puisse partager avec sa femme et ses enfans. . . . . La boutique une fois fermée, un marchand va, le dimanche, avec toute sa famille, chercher une atmosphère pure soit aux Tuileries, aux Champs-Elysées, ou dans les environs de Paris. . . . . Après le dîner, on régale les enfans du *jeu de bague*. Le petit bon-homme monte sur le cheval de bois avec l'air de dignité d'un écuyer; sa sœur, assise dans le fauteil, essaie, tandis que la machine tourne, de faire entrer sa petite baguette dans la bague; le propriétaire de la mécanique préside au jeu en répétant les plaisanteries qu'il a déjà faites mille fois, et chaque fois qu'un des petits candidats aux honneurs olympiques réussit dans ses efforts, le père et la mère s'écrient : c'est à Marie, c'est à Camille, c'est à Fanchette! La bonne est sûre d'avoir la première place

(1) Deux volumes in-8°., l'un de 326, l'autre de 464 pages, prix : 11 fr., à Paris, chez Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Bourbon, n°. 17.

que laisse vacante une de ses jeunes maîtresses, et la vieille dame elle-même ne résiste pas toujours à la tentation de revenir aux amusemens de son enfance. »

La première tragédie que Lady Morgan vit représenter en France fut *Britannicus*. La chambrée se trouva complète de très-bonne heure, les instrumens qui garnissoient l'orchestre avoient fait place à des spectateurs serrés à y étouffer. « Les uns, dit Lady Morgan, lisoient la tragédie, les autres en discutoient un passage particulier ; un bourdonnement sourd, semblable au bruit de feuilles agitées par un vent léger, se faisait entendre dans toute la salle ; mais le rideau, en se levant, imposa silence à toutes les voix, mit tous les muscles en repas, et fixa sur le théâtre, si je puis me permettre cette expression, l'existence même de l'auditoire. Les théâtres des autres pays rassemblent des spectateurs, mais ce n'est que dans ceux de la France qu'on peut trouver un auditoire. Pendant le cours des cinq actes, l'attention ne fut pas distraite un seul instant ; pas un œil ne quitta le lieu de la scène, pas une oreille ne cessa d'y prêter son attention : chacun sembloit savoir la pièce par cœur, et chacun l'écoutoit comme s'il ne l'eût jamais vue. »

Lady Morgan assista le 14 avril 1816 à la première séance publique des classes réunies de l'Institut, devenu Institut Royal de France. « On avoit tant parlé, dit-elle, on attendoit tant de choses de cette séance, qu'on fit autant de démarches, qu'on mit autant d'empressement pour se procurer des billets d'admission, que j'en vis ensuite quand il s'agit d'asssister aux fêtes de la cour, ou d'aller voir la corbeille de la duchesse de Berri. Les femmes desiroient y assister aussi vivement que les hommes. . . . . La belle chapelle des Quatre-Nations étoit déjà pleine lorsque nous y prîmes place, exactement en face de la grande tribune où, sous des draperies de velours vert, brodées de lis d'argent, et surmontées du buste du Roi, présidoit le duc de Richelieu. . . . . Les membres de l'Institut, représentant les quatre académies, étoient assis en demi-cercle de chaque côté, autour d'un espace qui restoit vide au centre de la salle. Derrière eux, et dans les galeries du centre, s'élevoit un amphithéâtre de parure et de charmes mêlés avec les curieux et les savans. Des perruques et des guirlandes de fleurs, des lunettes et des lorgnettes d'opéra, des fronts ridés et des lèvres souriant avec coquetterie, sembloient étroitement liés pour la cause de la littérature, de la science, et de l'institut. . . . . Des gardes remplissoient les vestibules, et se tenoient à chaque porte ; et jusque dans le sanctuaire de la science et de la philosophie, entre les bancs qui servoient de trône à la beauté, sur lesquels méditoit la science, on voyoit briller ces bayonnettes effrayantes de soldats armés, au milieu des plumes et des fleurs, parmi les bustes consacrant la mémoire

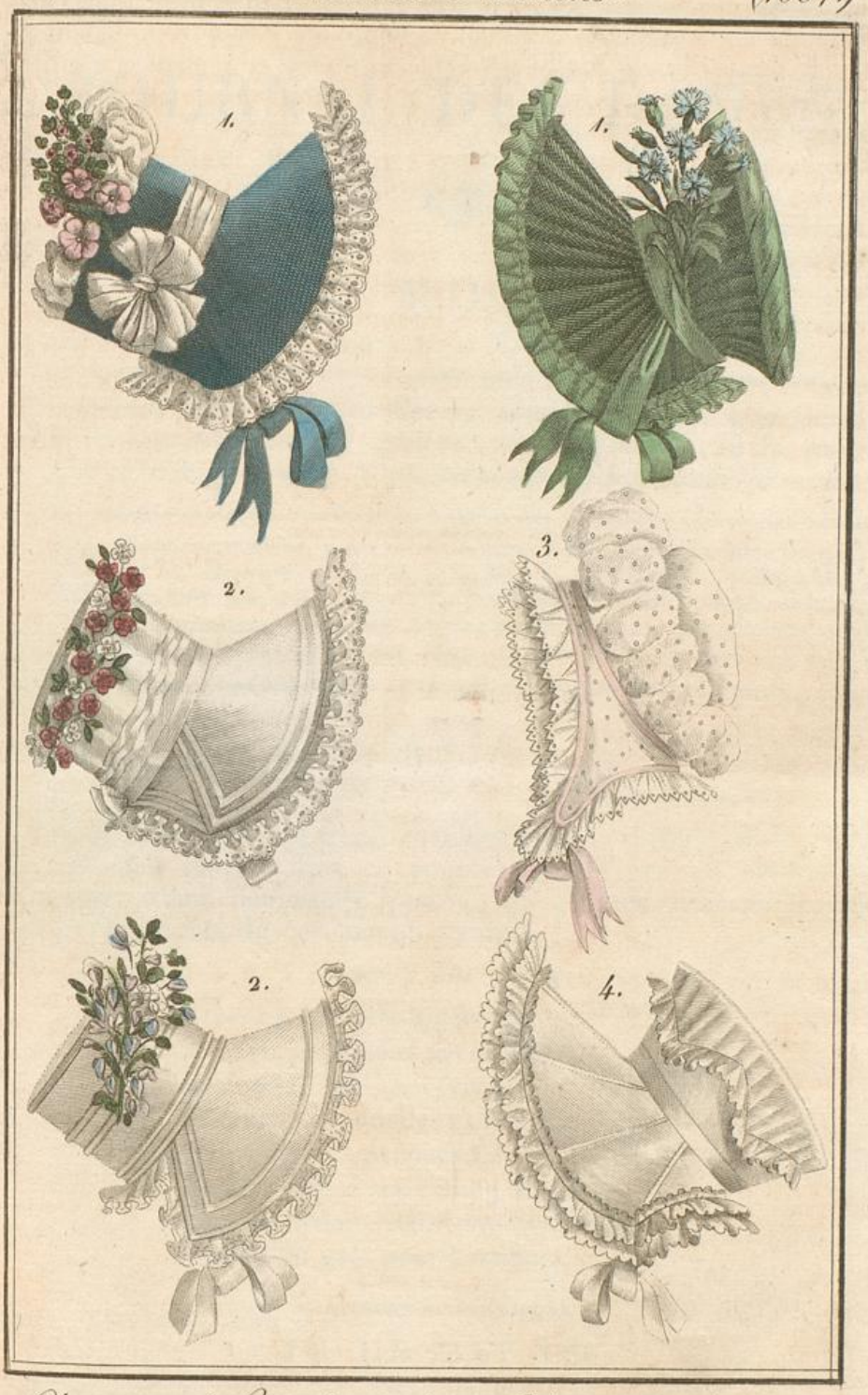
des génies qui n'existent plus. Ce mêlange bizarre de dames et de philosophes, de galanterie et de science ; de tout l'étalage de la littérature, avec un pouvoir armé remplissant le fond du théâtre ; des instrumens de mort étincelant au milieu des roses de la mode, présentoient à mon imagination un tableau aussi rare que curieux. C'étoit un coup-d'œil singulier ; un coup-d'œil, pourrois-je dire, qui jetoit l'agitation dans le cœur. C'étoit l'image de ces séances renommées de l'ancienne Académie Française, dont j'avois si souvent lu tant de choses. C'étoit la réunion de presque tout ce que la France possédoit en ce moment de plus distingué en talent, en génie, en connoissances, en célébrité : des hommes d'état, des philosophes, des naturalistes, des poëtes et des artistes. . . . . Je n'avois jamais vu tant de têtes bien formées, ayant un air si prononcé et si intelligent. Très-peu avoient pourtant un caractère de beauté, mais tous les traits étoient fortement ciselés, pleins d'âme et d'esprit. »

MODES.

Il y a plus de trois mois que les modistes font des chapeaux de crêpe ; c'est encore l'étoffe à la mode. On met sur les chapeaux lilas, comme sur ceux de crêpe blanc, de petites gances de paille jaune. Quelquefois le dessus de la forme des chapeaux se bouillonne. Les fleurs se portent plus souvent en couronne qu'en botte. Il y a des couronnes de marguerites, de roses jaunes, de chèvre-feuille et de roses de Provins. Les œillets se portent en botte : les blancs sont les plus à la mode. Comme le chèvre-feuille est naturellement rouge et couleur paille, c'est ordinairement cette fleur que les modistes choisissent pour orner les chapeaux qui ont, l'un à côté de l'autre, deux rouleaux petit jaune et ponceau. Sur les capotes écossaises où le gros rouge domine, c'est un paquet de roses de Provins.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1667.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.



1, Chapeaux de Gros de Naples. 2, Chapeaux de Crêpe.
3, Cornette de Mousseline. 4, Capote de Perkale.